

Jean Girard : premier musicien professionnel de Montréal ?

Élisabeth Gallat-Morin
(Université de Montréal)

Lorsqu'on m'a demandé de vous faire part du dernier état de mes recherches sur le *Livre d'orgue de Montréal*¹, manuscrit que j'ai eu la chance inespérée de découvrir, je n'avais pas de nouvelles conclusions à communiquer sur le contenu musical, bien que je poursuive activement mon travail dans ce domaine. J'ai donc pensé plutôt parler de celui qui a apporté le manuscrit à Montréal.

L'*Encyclopédie de la musique au Canada* lui consacre treize lignes². Son nom apparaît, par ailleurs, dans des ouvrages consacrés à l'enseignement en Nouvelle-France. J'aimerais faire connaître davantage la vie de celui que mes recherches sur le *Livre d'orgue de Montréal* m'ont révélé comme étant l'un des premiers, sinon le premier musicien professionnel de Montréal.

Pour le situer brièvement, je me permets de rappeler quelques éléments dont j'ai déjà fait état ailleurs³. Jean Girard, organiste et maître d'école, est arrivé à Montréal en 1724⁴. Trois livres de musique, que nous conservons encore au Québec, portent l'inscription « Girard 1724 » et, vérification faite, il s'agit bien de la signature du même Jean Girard⁵. On peut supposer qu'il a apporté ces trois livres avec lui de France : premièrement, un manuscrit de 540 pages de musique d'orgue française anonyme (sauf 16 pièces de Nicolas Lebègue) ; deuxièmement, le *Premier livre d'orgue* de Guillaume-Gabriel Nivers, tirage de 1667⁶ et, en troisième lieu, le *Traité de la composition de musique* du même Nivers, en date de 1665⁷.

Lorsque j'avance l'hypothèse que Jean Girard fut l'un de nos premiers musiciens professionnels, j'entends par là qu'il avait suivi le cheminement normal destiné à préparer au métier de musicien, dans son cas de musicien d'église. On a parfois de la difficulté à évaluer les événements musicaux qui se sont produits ici dans le passé, tout simplement parce qu'on oublie de les replacer dans le contexte de la vie de la mère-patrie à l'époque. Notamment, à propos de la pratique musicale en Nouvelle-France, on a trop tendance à dire, comme si cela avait plus ou moins d'importance : « bien sûr, il y avait de la musique *religieuse* » ou encore « sans doute quelques

¹ Fonds J.-J. Girouard. Montréal : Fondation Lionel-Groulx.

² « Girard, Jean » (1983). *Encyclopédie de la musique au Canada*. Montréal : Fides, p. 403.

³ Élisabeth Gallat-Morin (1981), *Le Livre d'orgue de Montréal*. Préface à l'édition en fac-similé. Montréal : Fondation Lionel-Groulx ; Élisabeth Gallat-Morin (1982). « Un manuscrit inédit de musique d'orgue à Montréal au XVIII^e siècle ». *L'Orgue à notre époque*, p. 21-28. Actes du symposium international tenu à Montréal en mai 1981. Montréal : Université McGill.

⁴ E. de Montgolfier [attribué à], supérieur. *Catalogue des prêtres*, ms. du XVIII^e siècle. ASSM. Le lecteur trouvera une liste d'abréviations à la fin de cet article.

⁵ Par comparaison avec les signatures dans les registres paroissiaux. Montréal : Archives de la Fabrique de Notre-Dame.

⁶ ASSM.

⁷ Bibliothèque des sciences humaines, section des « Livres rares ». Québec : Université Laval.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

religieux et religieuse connaissaient-ils la musique ». Et on repousse la musique religieuse du revers de la main, comme s'il ne s'agissait pas de vraie musique.

C'est oublier que les plus grands compositeurs et les plus célèbres interprètes de l'époque, à commencer par Nivers et Lebègue, en passant par Marchand, Charpentier, Clérambault, sans oublier les Couperin et Rameau, ont tous occupé des charges de musiciens d'église et que, dans plusieurs cas, leurs œuvres les plus importantes ont été composées pour le culte. Je suis loin de suggérer que notre modeste sulpicien Jean Girard doive être nommé en leur compagnie. Mais il existait un « profil de carrière » de l'honnête musicien d'église qui débute dans la maîtrise d'une grande église pour se terminer par un poste de maître de musique ou d'organiste.

Bien que plusieurs d'entre eux s'en tenaient aux ordres mineurs, comme Jean Girard qui était clerc tonsuré, il était fréquent que les musiciens d'église reçoivent les ordres ecclésiastiques. C'est le cas de Nicolas Gaumay, musicien connu du XVIII^e siècle trouvé, avec d'autres, dans les archives de Bourges. Gaumay avait été enfant de la maîtrise de la cathédrale. Il devient ensuite maître de musique au chapitre Saint-Ursin, puis à la Cathédrale, avant de monter à Paris poursuivre sa carrière à Saint-Germain l'Auxerrois (paroisse royale), où on exécuta ses motets dans les Concerts spirituels⁸.

J'ai voulu en savoir davantage sur Jean Girard : de quel milieu il provenait et, tout particulièrement, où il avait obtenu sa formation musicale. Par les archives des Sulpiciens à Montréal⁹ et à Paris, j'ai su qu'il était originaire de Bourges, capitale du Berry au centre de la France. J'y suis allée à plusieurs reprises. J'ai pu retrouver ses traces et celles de sa famille à travers les quartiers de la ville, grâce aux renseignements livrés par les registres paroissiaux et les fonds notariés.

Issu d'un milieu de maîtres artisans (son père était maître boulanger¹⁰, sa mère, fille de maître toilier¹¹ et son oncle et parrain, marchand de dentelles¹²). Jean Girard est baptisé le 8 août 1696 en la paroisse Saint-Médard¹³. On y fait encore de la musique car le transept de l'église, qui avait survécu à la Révolution, a été sauvé récemment du pic des démolisseurs par sa transformation en discothèque ! J'ai pu repérer également, dans le quartier, la maison du parrain, Jean Doinet¹⁴ — on portait généralement le prénom de son parrain — dont le fils François, devenu prêtre sulpicien, est venu rejoindre son cousin à Montréal¹⁵. Nous en reparlerons plus tard.

Lorsque Jean Girard a quatre ans, je retrouve la famille dans le faubourg de Saint-Privé-les-Bourges d'où était originaire cette famille de boulangers, pour tomber en plein drame familial. Sa mère, Marie Surgent, meurt en donnant naissance à un petit

⁸ Registre des actes capitulaires de Saint-Ursin (1699-1720). ADC : 12 mai 1712, E 1847 ; 1713, 14 G 40 ; M.-R. Renon (1982), *La Maîtrise de la Cathédrale Saint-Étienne de Bourges*, p.100-101.

⁹ E. de Montgolfier [attribué à], supérieur. *Catalogue des prêtres*, ms. du XVIII^e siècle. ASSM.

¹⁰ Registre paroissial de Sainte-Croix. BMB : 25 août 1694, GG 23.

¹¹ Registre paroissial de Sainte-Croix. BMB : 6 mars 1700, GG [23].

¹² Registre paroissial de Sainte-Croix. BMB : 31 octobre 1695, GG [23].

¹³ Registre paroissial de Saint-Médard. BMB : 8 août 1696, GG 54.

¹⁴ Censif de Saint-Médard et Sainte-Croix. ADC : 4 H 69 n^o 6.

¹⁵ E. de Montgolfier [attribué à], supérieur. *Catalogue des prêtres*, ms. du XVIII^e siècle. ASSM.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

frère. Le père, se retrouvant avec deux jeunes enfants, se remarie après quelques mois. Puis, un an après, un demi-frère est né et meurt aussitôt¹⁶. C'est ainsi que les choses se passaient alors. Il subsiste encore une partie de l'église où fut enterrée la mère, transformée cette fois — la chose est moins poétique — en entrepôt d'électricien. Le quartier, toutefois, a gardé son caractère de village, avec ses maisons basses typiquement berrichones, dont certaines remontent au Moyen Âge, avec leurs jardins qui donnent sur les canaux de cette région marécageuse. J'ai repéré le terrain de la famille longeant la rue de Babylone, toujours existante, qui donne sur la rivière aux Oustrilles, d'où on voit au loin les clochers et les arcs-boutants de la majestueuse cathédrale¹⁷.

L'inventaire dressé entre la mort de la mère et le remariage du père donne une idée du modeste train de vie de cette famille¹⁸. Plutôt que des instruments de musique, on trouve dans la maison tout l'outillage d'un boulanger. La maison semblait comprendre une chambre basse, deux chambres hautes, un grenier et une cave. Il est question dans l'inventaire d'une petite tasse en argent (une seule), de vaisselle en étain, de serviettes et de nappes de grosse toile, d'une grande table de noyer, d'un ancien fauteuil couvert de vieille tapisserie, d'un buffet et d'une armoire en bois de noyer, ainsi que de plusieurs lits avec paillasses, couvertures et morceaux de tapisserie. Le nom du petit Jean figure sur ce document et, dans le contrat passé lorsque son père se maria¹⁹, des dispositions sont prises pour l'enfant du premier mariage.

Je perds ensuite toute trace de la famille de Jean. Les registres de la paroisse Saint-Privé parlent abondamment des baptêmes et souvent des décès des cousins. Les oncles et tantes signent comme parrain et marraine. Une tante devenue veuve se remarie, mais je ne trouve strictement rien après 1701 sur la famille de Jean.

Poursuivant une piste parallèle, je tentais de vérifier mon hypothèse que Jean Girard, tonsuré à l'âge de 14 ans et entré à Saint-Sulpice à 24 ans, avait probablement fait partie d'une maîtrise. Il y avait trois maîtrises à Bourges à l'époque. Je ne l'ai trouvé ni à la Cathédrale, ni au Chapitre de Saint-Ursin.

Enfin, une entrée des Actes capitulaires de la Sainte-Chapelle de Bourges, à la date du 5 mai 1704, m'apprend que : « Messieurs ont aujourd'hui reçu pour enfant de chœur de leur église Jean Girard fils de defuncts [au pluriel] Claude Girard Mre Boulanger en cette ville et Marie Surgent ses pere et mere²⁰. » Notre orphelin a alors huit ans.

Les maîtrises étaient de véritables petites écoles ou conservatoires. C'étaient des pensionnats où les enfants restaient généralement sept ans. Celle de la Sainte-Chapelle du palais du Duc de Berry (célèbre par les « Riches heures... ») comptait huit enfants — autant que celle de la cathédrale.

¹⁶ Registre paroissial de Saint-Privé. BMB : 21 mars 1700, mai 1700, 8 juin 1701 et 21 juin 1701, GG 99.

¹⁷ ADC : 25 janvier 1656, E 5190 ; [ADC] : 25 avril 1680, 1^{er} novembre 1719 et 25 janvier 1728, 82 G 4 ; [ADC] : 14 avril 1693, 39 H 119 n^o 4.

¹⁸ ADC : 12 mai 1700, B 1379.

¹⁹ ADC : 14 mai 1700, E 3995.

²⁰ Actes capitulaires de la Sainte-Chapelle de Bourges (1691-1705). ADC : 8 G 1552.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

Grâce à une étude exhaustive de la maîtrise de la Cathédrale récemment effectuée par une musicologue de Bourges, Marie-Reine Renon, j'ai pu me faire une idée d'ensemble de la vie de ces institutions²¹. En effet, par recoupement, des sources premières — essentiellement les Actes capitulaires et comptes, ainsi que certains actes notariés —, j'ai pu constater que les éléments que j'avais relevés pour la maîtrise de la Sainte-Chapelle correspondaient à une situation parallèle à la maîtrise de la Cathédrale.

La journée d'un étudiant de maîtrise était bien remplie de classes, autant de musique que de grammaire et de latin, entrecoupées de nombreux offices à chanter : matines, messe, vêpres, sans compter les fêtes qui exigeaient une plus grande solennité.

À la Cathédrale, le maître de musique devait donner deux leçons de musique d'une heure par jour, une le matin, l'autre le soir, avec des périodes prévues pour l'étude. On apprend notamment le chant sur le livre ou le fleuretis. En outre, on répète la musique des offices — plain-chant ou motets — et on étudie l'écriture musicale. À la Sainte-Chapelle, j'ai trouvé des allusions à l'enseignement de l'orgue, du violon — par un nommé Archambault, nom bien connu dans le monde de la musique ici — et du serpent²².

Le vendredi 6 mai 1712, on trouve dans les Actes capitulaires l'entrée suivante : « Messieurs... ont accordé a Jean Girard enfant de chœur de leur église d'apprendre à jouer du serpent²³. » Il avait alors 16 ans.

Le serpent est un instrument de la famille du cornet, en forme de... serpent, ce qui permet d'atteindre les 6 trous. Cet instrument servait à soutenir le plain-chant, car le rôle de l'orgue en était un bien plus d'alternance avec les versets chantés par le chœur que d'accompagnement. Je mentionnerais que la Cathédrale de Québec avait son joueur de serpent au XVIII^e siècle, un nommé Jean-Baptiste Savard²⁴.

Six mois plus tard, on lit encore : « Messieurs ont ordonné que leur trésorier paiera a Jean Girard enfant de chœur de leur église la somme de trente livres pour employer a l'achat d'un serpent qu'il a fait faire et duquel il desire apprendre a jouer laquelle somme luy sera diminuée sur la recompense que Mrs... sont accoustumés d'accorder aux enfants de chœur sortant des aubes²⁵. »

Ces messieurs du Chapitre se préoccupaient de la carrière de l'enfant de chœur une fois terminé son temps chez eux. S'il « ne voudroit estre d'église » pour citer un texte de l'époque²⁶, on le place en apprentissage aux frais du Chapitre. On faisait souvent

²¹ M.-R. Renon (1982), *La Maîtrise de la Cathédrale Saint-Étienne de Bourges*, p.100-101.

²² Actes capitulaires de la Sainte-Chapelle de Bourges. ADC : 15 novembre 1704, 8 G 1552 ; [ADC] : 14 janvier 1718, 8 G 1554 ; Comptes de la Sainte-Chapelle de Bourges. [ADC] : 1703-1704, 8 G 1719 ; 1705-1706, 8 G 1721.

²³ Actes capitulaires de la Sainte-Chapelle de Bourges. ADC : 8 G 1553, fol. 89, v.

²⁴ Sa signature apparaît sur l'exemplaire d'André Campra (1710), *Motets à I.II et III voix*. Livre premier, 4^e éd. Paris : Christophe Ballard. Conservé à la Bibliothèque des sciences humaines, section des « Livres rares ». Québec : Université Laval.

²⁵ Actes capitulaires de la Sainte-Chapelle de Bourges. ADC : 8 G 1554, fol. 2, v.

²⁶ ADC : 22 juin 1618, 8 G 1613.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

donner aux grands des leçons d'instrument un an ou deux avant leur sortie des aubes.

Je n'ai pas réussi à trouver la mention du moment où Girard a quitté la maîtrise. Il a peut-être continué à la Sainte-Chapelle comme joueur de serpent, tout en se préparant à devenir maître d'école, métier qu'il exercerait à Montréal parallèlement à celui de musicien et organiste. Malheureusement, il y a un trou de plusieurs années dans les comptes et il manque une réunion dans les Actes capitulaires.

Au cours de la période où Girard était à la maîtrise de la Sainte-Chapelle, notre orphelin a dû fréquenter, les rares jours de sortie, la maison de son oncle Doinet. Les liens semblent avoir été très forts avec cette famille. Nous savons par le testament du cousin prêtre, François, décédé à Montréal en 1742, que Jean lui avait prêté de l'argent pour faire ses études et plus tard pour envoyer à son père de Montréal²⁷.

En 1724, nous retrouvons Jean Girard au Séminaire des Sulpiciens à Paris, « maître de chant »²⁸. Coïncidence amusante — et peut-être rien que simple coïncidence —, au même moment, on a perdu au Séminaire sulpicien de Bourges « un des Séminaristes qui montrait le chant »²⁹. On a du mal à le remplacer et on songe à faire venir un maître de la ville. Serait-ce notre Jean Girard qui venait de quitter ? Il est tentant de le croire et cela demeure une hypothèse plausible. J'ajouterais que d'après ce que j'ai pu lire dans les comptes rendus des assemblées des Sulpiciens tant à Bourges qu'à Paris, la fonction de maître de chant était assez modeste. Cette tâche était confiée à un séminariste en retour de la gratuité de sa pension, avec peut-être une modeste rémunération³⁰. Elle consistait à inculquer des notions de chant liturgique à des séminaristes parfois récalcitrants et indisciplinés, à en croire l'Assemblée des directeurs de Bourges³¹. Ayant obtenu la permission exceptionnelle d'avoir « une épinette dans sa chambre pour s'exercer »³², Jean Girard se préparait pendant ce temps à tenir l'orgue à Montréal où il était, en outre, « destiné aux petites écoles », selon le texte rédigé par son supérieur à sa mémoire³³. J'ai constaté avec intérêt à la lecture des documents sulpiciens que tous ceux qui le désiraient n'étaient pas choisis pour aller œuvrer dans le Nouveau-Monde. J'en ai vu plusieurs qui ont été refusés car on jugeait qu'ils ne possédaient pas le caractère voulu pour participer à une telle entreprise³⁴. Notre Jean Girard possédait apparemment les qualités requises.

Rien dans les archives des Sulpiciens ne m'indique où il aurait pu s'exercer à l'orgue. Cela aurait pu me renseigner sur la provenance du volumineux manuscrit qu'il apporta à Montréal, ainsi que sur celle des deux autres livres de musique en sa possession. Il y avait un orgue au séminaire, puisque j'ai trouvé une référence au

²⁷ Archives nationales du Québec (mai 1742). Montréal : Greffe de J.-B. Adhémar.

²⁸ Registre des Assemblées des consultants. ASSP : Tome II, 2 janvier 1724.

²⁹ Bibliothèque du Grand séminaire de Bourges. Cahier du Conseil des directeurs, 18 février 1724.

³⁰ Registre des Assemblées des consultants. ASSP : Tome I, 19 janvier 1716 ; Tome II, 28 octobre 1740, 26 août 1751.

³¹ Bibliothèque du Grand séminaire de Bourges. Cahier du Conseil des directeurs, 26 avril 1754.

³² Registre des Assemblées des consultants. ASSP : Tome II, 2 janvier 1724.

³³ E. de Montgolfier [attribué à], supérieur. *Catalogue des prêtres*, ms. du XVIII^e siècle. ASSM.

³⁴ Registre des Assemblées des consultants. ASSP : Tome I, 21 avril 1710 ; Tome II, 30 septembre 1725.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

marché passé avec le facteur, mais on ignore le nom de l'organiste³⁵. Peut-être était-ce Jean-Baptiste Totin, neveu de Nivers, dont il n'a pas réussi à obtenir la succession à l'orgue de la paroisse³⁶. Le *Premier livre d'orgue* de Nivers qui appartenait à Jean Girard porte une inscription à l'effet qu'il venait de chez Totin. Jean Girard a pu également fréquenter Clérambault, organiste de la paroisse Saint-Sulpice³⁷, ou Andrieux, neveu et héritier de la musique de Lebègue³⁸, qui habitait une rue voisine. N'oublions pas que j'ai identifié 16 pièces de Lebègue, et rien que de Lebègue, dans le *Livre d'orgue de Montréal*.

Le manuscrit, ainsi que les deux autres livres de musique, se trouvaient peut-être déjà au Séminaire de Saint-Sulpice et on les aurait donnés au jeune ecclésiastique qui partait pour le Nouveau-Monde. Rappelons que les trois livres portent en regard de la signature de Girard l'inscription manuscrite 1724, date du grand voyage.

À Montréal, le supérieur François Vachon De Belmont, lui-même musicien, a dû réserver un accueil particulièrement sympathique à son jeune collègue. Peut-être est-ce lui qui avait demandé qu'on envoie un musicien comme maître d'école. De Belmont lui-même, plus jeune, jouait du luth au Fort de la montagne. Il se faisait tant de scrupules du plaisir qu'il y prenait que le supérieur de Paris devait le rassurer, tant qu'il en userait « non pas pour exciter les passions mais pour porter à la dévotion »³⁹. C'est De Belmont qui, en 1692⁴⁰, avait demandé sans succès, qu'on envoie de Paris ses orgues et son clavecin, demande renouvelée et encore refusée en 1701⁴¹. Je me suis souvent demandé si l'orgue décrit dans un inventaire de 1787 n'était pas justement celui-là, qui avait fini par arriver. Il est décrit ainsi dans l'inventaire : « Il y a à la tribune un jeu d'orgues qui est à un clavier très simple et en fort mauvais état par son ancienneté et par divers raccommodages qu'on y fait⁴². »

Cet orgue n'est tout de même pas tombé du ciel ! Pourtant, en dehors de quelques références à des réparations et des paiements sporadiques à des organistes, je n'ai trouvé aucune autre référence à cet orgue, ni dans les archives de la Fabrique de Notre-Dame, ni chez les Sulpiciens. C'est une source de grande frustration et je serais reconnaissante à quiconque pourrait m'indiquer de nouvelles pistes, car même un sondage au Minutier central des notaires à Paris n'a rien donné.

Plusieurs vont se demander si on pouvait exécuter la musique contenue dans le manuscrit de Montréal et dans le *Premier livre d'orgue* de Nivers sur ce très modeste instrument. Bien des couvents et petites paroisses en France ne possédaient que de

³⁵ Registre des Assemblées des consultants. ASSP : Tome I, 19 avril 1716.

³⁶ Guillaume-Gabriel Nivers (1956), *Second livre d'orgue*. Préface de M. Garros. Paris : Éditions de la Schola Cantorum, p. 5-9.

³⁷ Guillaume-Gabriel Nivers (1956), *Second livre d'orgue*. Préface de M. Garros. Paris : Éditions de la Schola Cantorum, p. 5-9.

³⁸ N. Dufourcq (1954), *Nicolas Lebègue*. Paris : Picard, p. 129 et 191.

³⁹ Willy Amtmann (1976), « Lettre de M. Tronçon », citée p. 96. *Histoire de la musique au Québec*. Montréal : Éditions de l'Homme.

⁴⁰ Minutes de la correspondance des supérieurs, p. 17. ASSP.

⁴¹ Minutes de la correspondance des supérieurs. ASSP : 25 mars 1701, p. 239.

⁴² Archives de la Fabrique de Notre-Dame, vol. A 17, p. 320. Montréal.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

petits instruments à un clavier⁴³. Le fait que plusieurs jeux soient coupés (séparés en deux) en augmentait les possibilités en permettant d'avoir deux couleurs différentes sur les deux moitiés du clavier. Les préfaces des livres d'orgue donnent souvent des recettes pour adapter la registration à de petits instruments⁴⁴. Et, en définitive, l'organiste « praticien » n'a jamais hésité à adapter le matériel disponible aux possibilités du moment. Il est peu probable que Jean Girard ait apporté avec lui *deux* livres d'orgue pour ne pas s'en servir. D'ailleurs, un grand nombre de pièces que contiennent ces livres pouvaient se jouer telles quelles. Jean Girard devait aussi pouvoir improviser sur les thèmes de plain-chant. Outre les livres d'orgue, il possédait le *Traité* de Nivers qui donne notamment toutes les instructions pour écrire une bonne fugue. Et puis, après sa mort, on qualifie Girard de musicien et d'organiste⁴⁵, ce qui laisse entrevoir une formation musicale assez complète. Chose certaine, il devait très bien connaître le chant liturgique.

Quelques documents nous donnent un aperçu de la vie liturgique et musicale à Montréal du temps de Jean Girard. On peut compléter le tableau grâce à des documents plus tardifs qui semblent bien refléter la pratique antérieure, tellement ils se rapprochent de ce qui se faisait en France à cette époque plus reculée, y compris en ce qui concerne le rôle de l'orgue. Il faut, bien sûr, traiter ces sources avec beaucoup de précaution. Dans un des documents de la fin du XVIII^e siècle⁴⁶, on trouve, par exemple, des références à la *Messe royale* d'Henry Du Mont et à la *Messe bordelaise*. Des copies des deux apparaissent dans un grand livre manuscrit ayant appartenu à l'Église Notre-Dame au XVIII^e siècle⁴⁷. Il se pourrait même que certaines pages aient été rajoutées de la main de Jean Girard, qui pourrait également avoir recopié un petit manuscrit de plain-chant qui est conservé chez les Sulpiciens⁴⁸.

Nous possédons au moins un exemple de son écriture, puisque le maître d'école agissait parfois comme secrétaire et scribe pour son supérieur, comme en fait foi un monitoire de 1738⁴⁹. Un autre document, non signé, mais qui semble être de la même main, contient les prescriptions pour la célébration du Jubilé de 1729⁵⁰.

On y mentionne qu'à la clôture « on chantera le Te Deum » le plus solennellement qu'il sera possible. J'imagine que l'orgue a dû contribuer à la solennité, d'autant plus qu'on avait dû faire la procession finale à l'intérieur de l'église en raison du mauvais temps, nous apprend un document de 1796⁵¹, qui relate les usages de la paroisse.

⁴³ N. Dufourcq (1977), *Le Livre d'orgue français*, Tome III, p. 32-42 ; p. 187-204. Paris : Picard. Pierre Hardouin (1977), « Naissance et élaboration de l'orgue français classique d'après sa composition ». *La Revue musicale*, n^{os} 295-296, p. 21-23.

⁴⁴ N. Lebègue (1676), *Pièces d'orgue*. Paris : Baillon ; J. Boyvin (1690), *Premier livre d'orgue*. Paris : Baussend, Le Maire, Rouen : Chez l'auteur ; L.-N. Clérambault (1710), *Premier livre d'orgue*. Paris : Chez l'auteur, Foucault.

⁴⁵ E. de Montgolfier [attribué à], supérieur. *Catalogue des prêtres*, ms. du XVIII^e siècle. ASSM.

⁴⁶ *Recueil des usages de la paroisse de Montréal concernant l'office divin*, ms. (1796). ASSM : Section c, rayon 2 – 198, p. 40, 46, 47.

⁴⁷ Archives nationales du Québec, *Cantus diversi...* Montréal : M 72 – 187.

⁴⁸ ASSM : Case B, n^o 179.

⁴⁹ ASSP : Dossier 26, n^o 3.

⁵⁰ ASSP : Dossier 5, n^o 3.

⁵¹ *Recueil des usages de la paroisse de Montréal concernant l'office divin*, ms. (1796). ASSM : Section c, rayon 2 – 198, p.131.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

Ce même document précise : « il n'est peut-être inutile de dire que pendant tout le temps du Jubilé (2 mois) il y eut quantité de Demoiselles de la Ville à qui on apprenoit des Cantiques Spirituels et des Motets, et qui les chantoient soit au sermon, soit au salut. » Il a dû incomber à Jean Girard d'organiser ces rites et peut-être même de diriger la chorale.

Les vêtements liturgiques superbement brodés, exposés au petit Musée rouvert récemment de l'Église Notre-Dame, laissent entrevoir une tentative d'imitation des fastes pratiqués en France lors des grandes fêtes, où la musique avait son rôle. N'était-ce pas l'occasion pour le peuple, autant ici que là-bas, d'assister à un grand spectacle (à la gloire de Dieu, certes) et d'entendre de la grande musique ?

Un texte de 1813 nous apprend qu'à Montréal « avant 1760 il y avoit une Messe de Minuit à Noël. On y mettait les ornements de Drap d'or et on allumait tous les lustres, mais la Messe de l'Aurore se chantoit avec le Drap d'argent et sans lustres »⁵².

Cela me permet de vous raconter une mésaventure qui est arrivée à notre ami Girard le soir de Noël 1737. J'emprunte les mots de la déposition qu'il fit par la suite devant la cour :

Le jour de Noël apres La grandmesse du point du jour Lad femme du Sieur Sylvain, layant fait avertir par son domestique quelle Latendroit pour Luy parler dans son Ecole, Luy dit que led Sieur Sylvain la maltraitoit depuis longtemps, Et quapres quelle en avoit eu cinquante chandelles⁵³.

Jean Girard ne perd pas de temps à aller chercher le curé pour, nous dit-t-on, « aller donner quelques consolations a lad. Dame Sylvain ». Girard avait obéi promptement aux instructions du Rituel de l'Évêque Saint-Vallier qui enjoignait les ecclésiastiques de ne jamais rester seuls en conversation avec des personnes du sexe opposé, même sous prétexte de conseils spirituels⁵⁴. Ce qui ajoute au cocasse de l'histoire, c'est que la dame était Renée de Varennes, fille de nulle autre que Marguerite d'Youville qui éleva cinq enfants avant de fonder la Congrégation des Sœurs Grises. Son mari était un charmant médecin irlandais, Timothy Sullivan, francisé en Sylvain, qui s'emportait facilement, sans doute sous l'influence de la bouteille.

Nous sommes loin de l'histoire de la musique, mais je voulais vous donner un petit aperçu de cette société « montréaliste », comme on disait alors, dans les années 1730-1740. Le temps ne me permet pas d'évoquer les autres personnes que Girard a connues, les événements qui sont produits pendant sa vie, mais nous retrouvons sa trace à plusieurs reprises.

L'orgue est mentionné à nouveau dans un texte de M. Poncin, Sulpicien qui relate les événements de 1759 : « Mgr Pontbriant, Evêque de Québec ayant passé l'hivers au séminaire, assistant à l'office des Tenebres, dispensa de chanter les Réponds. Il

⁵² *Instructions concernant l'office et les devoirs du sacristain*, ms. (1813), p. 312. ASSM.

⁵³ Archives nationales du Québec (1738). *Enquête faite par... Pierre Raimbault*. Montréal : Documents judiciaires, 23 janvier.

⁵⁴ Saint-Vallier (1703), *Rituel du Diocèse de Québec*. Statuts et ordonnances. Paris.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 3, p. 23-32.

fit jouer l'orgue à la place.⁵⁵ » Mgr de Pontbriand décéda sous peu. Il y eut des funérailles solennelles⁵⁶.

Jean Girard meurt quelques années après en 1765⁵⁷, non sans avoir apposé sa signature sur le document de fondation de la Compagnie des Sulpiciens de Montréal, quelques mois auparavant à la suite de l'ordre du gouvernement britannique de se détacher de la congrégation de Paris⁵⁸. Enterré dans le chœur de l'église⁵⁹, comme tous les Sulpiciens, il repose maintenant avec ses collègues dans la crypte du Grand Séminaire, rue Sherbrooke, à Montréal.

J'espère qu'en vous faisant partager mon cheminement à la recherche de Jean Girard, j'ai réussi à vous brosser le portrait d'un musicien d'église du XVIII^e siècle, issu de milieu modeste, parti pour la grande aventure au Nouveau-Monde, partageant la vie quotidienne de la petite communauté montréalaise regroupée autour de l'église de la paroisse Notre-Dame, assurant la musique pour le culte, enseignant aux garçons des petites écoles situées en face du Séminaire, dispensant le catéchisme à l'école des Dames de la Congrégation, participant à l'adaptation de cette petite société aux réalités de la Conquête. Il me semble que ce personnage, l'un de nos premiers musiciens de métier, méritait de sortir de l'ombre où l'a maintenu si longtemps sa modestie sulpicienne.

ABRÉVIATIONS

ADC	Archives départementales du Cher
ASSM	Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice de Montréal
ASSP	Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice de Paris
BMB	Bibliothèque municipale de Bourges

⁵⁵ Ms. Poncin. Château Ramezay : Montréal. Sans doute par Jean Girard.

⁵⁶ Lettre de Montgolfier à M. Filion (1760). ASSP : Dossier 11, n^o 13.

⁵⁷ Archives de la Fabrique de Notre-Dame (1765). Montréal : Registres paroissiaux, 23 février.

⁵⁸ Registre des Assemblées générales des Prêtres de la Compagnie du Séminaire de Montréal (1764). ASSM : 20 octobre.

⁵⁹ Archives de la Fabrique de Notre-Dame (1765). Montréal : Registres paroissiaux, 23 février.